

*Entre tourisme et pèlerinage,
voyage d'affaires et expérience littéraire :
Jean-Louis Wagnière, acteur et témoin
de la « visite à Ferney »*

Christophe Paillard

Selon la métaphore de Jean Starobinski, le réseau européen des Lumières formait une sorte de « système nerveux » que le cerveau de Voltaire présida entre 1755 et 1778. « Qui peut douter que pendant quelques dizaines d'années ce centre nerveux n'ait logé dans le corps malingre et indomptable de Voltaire ? Que les Délices, que Ferney furent les lieux où afflua et convergea l'écho de tout ce qui se pouvait savoir de la vie active du monde occidental¹ [...] ? ». Aussi l'indispensable « visite à Ferney » s'imposait-elle comme une étape obligée du parcours existentiel et de la carrière des hommes de lettres, intellectuels et philosophes : elle faisait figure de « rite d'intronisation pour l'élite mondaine et intellectuelle de l'Europe entière² ». C'est à Ferney que les diplomates français accouraient pour solliciter la médiation du patriarche auprès des cours de Potsdam et de Saint-Pétersbourg, que les émissaires des têtes couronnées lui demandaient de soutenir de sa plume leurs régimes, que les philosophes se rendaient pour prendre part à sa guerre contre « l'Infâme », que les libraires le suppliaient d'autoriser une nouvelle édition de ses *Œuvres*, que les jeunes hommes de lettres affluaient de toute part pour se former à l'école de son style, que les écrivains chevronnés requéraient son soutien pour une élection à l'Académie

1. Jean Starobinski, *Voltaire et le malheur des hommes*, Genève, décembre 1978, p. 15-16.

2. Didier Masseau, art. « Ferney », *Inventaire Voltaire*, éd. Jean Goulemot, André Magnan et Didier Masseau, Paris, Gallimard, 1995, p. 541.

française, que les victimes des crimes judiciaires de l'Ancien Régime se rendaient pour obtenir justice de ce prompt redresseur de torts et que les aventuriers se hasardaient à l'affût de bonnes affaires. Ce n'est pas un mince paradoxe que ce minuscule village du Pays de Gex se soit métamorphosé en capitale des Lumières sous l'égide du « patriarche ». Avec l'immense correspondance de Voltaire³, la « visite à Ferney » assurait la coordination des différentes instances constitutives du « système nerveux » de l'intelligentsia européenne. Aussi joue-t-elle un rôle important dans l'histoire littéraire et politique des Lumières. Réalistes ou enjolivées, les relations épistolaires des visiteurs étaient diffusées dans les gazettes et nouvelles à la main ou dans des imprimés, donnant aux lecteurs l'occasion d'entrer dans l'intimité du grand homme. Jamais les Rousseau, Diderot, Helvétius ou d'Holbach n'eurent l'honneur d'une telle médiatisation. Heureux et intelligent siècle que celui dont la « presse people » s'intéressait en priorité au plus illustre de ses philosophes ! La « visite à Ferney » a fait l'objet d'études spécifiques, notamment de Jean-Claude Bonnet dans un article établissant son rapport avec le culte voué par le siècle des Lumières à ses hommes de lettres⁴, et d'André-Michel Rousseau en ce qui concerne la « ronde » des visiteurs anglais⁵. On ne saurait assez souligner l'ampleur du phénomène. En 1768, Voltaire prétendait avoir reçu aux Délices et à Ferney « trois ou quatre cents Anglais », « chiffre » qui « n'a rien que de vraisemblable⁶ » et la rubrique « Voltaire's visitors » de l'entrée « Ferney » de l'*Index nominum* de la première édition de la *Correspondance* de Besterman recense plus de deux cent quatre-vingts noms. C'est compter sans les nombreuses lettres éditées depuis lors, sans les visiteurs qui n'ont pas laissé d'écho dans la *Correspondance* – notamment Adam Smith, Adam Ferguson et George Keate, auteur de *Ferney: An Epistle to Mons^r de*

3. Theodore Besterman, *Correspondence and related documents* dans Voltaire, *Œuvres complètes* [désormais OCV], Oxford, Voltaire Foundation, 1968-[édition en cours], t. 85-135. Suivant l'usage, les lettres de Voltaire sont citées d'après leur numéro d'ordre dans cette édition précédé d'un « D » (abréviation de correspondance « définitive ») ou d'un D. app. (pour désigner les appendices figurant à la fin de chacun des cinquante-et-un volumes).

4. Jean-Claude Bonnet, « La visite à Ferney », dans *Le Siècle de Voltaire*, Oxford, 1987, p. 125-135.

5. André Michel Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire* dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century* [désormais SVEC], 145-147, Oxford, Voltaire Foundation, 1976 (ici 146, p. 285-336).

6. Voltaire à M^{me} Du Deffand, 30 mars 1768, D14897 et André Michel Rousseau, *Voltaire et l'Angleterre*, p. 285.

Voltaire⁷ –, et sans les relations publiées par les voyageurs du vivant de Voltaire – dont les remarquables *Briefe aus seinen ausländischen Reisen* de J.J. Bjoernstaehl (Rostock et Leipzig, 1771⁸) – ou après sa mort : les *Lettres d'un voyageur anglais* de Martin Sherlock (Genève, 1779), la *Description de Ferney et du château de Voltaire, avec quelques anecdotes relatives à ce philosophe* (Porrentruy, 1783)⁹, le *Voyage de Ferney* d'Amélie Suard¹⁰, les fictives *Soirées de Ferney* de S. Despréaux de La Condamine (Paris, 1802), etc. Ajoutons à cette abondante littérature les innombrables relations découvertes, ici et là, au hasard des recherches¹¹.

La foisonnante pluralité des « visites à Ferney » justifie l'établissement d'une typologie susceptible d'en épuiser la diversité. Car la « visite à Ferney » est un concept ambigu qui relève selon les cas du pèlerinage, du voyage d'affaires, du tourisme, de l'aventurisme, de la mission humanitaire ou de l'expérience littéraire. C'est ce que nous voudrions établir en nous appuyant principalement, mais non exclusivement, sur le témoignage de Jean-Louis Wagnière, secrétaire attitré de Voltaire entre 1760 et 1778¹² qui fut recommandé après sa mort à Catherine II de Russie comme « le seul dictionnaire vivant de tout ce qui tient aux 24 dernières années de l'homme le plus illustre de notre temps¹³ ». Plus que témoin, Wagnière fut un acteur de la « visite à Ferney » en tant qu'in-

7. Londres, 1768.

8. Voir Carl Fehrman, « Un voyageur suédois chez Rousseau et chez Voltaire », *Rencontres et courants littéraires franco-scandinaves*, Paris, 1972, p. 253-62 et P.-E. Lindahl, « Rapport från Ferney », *Bökvannen* 42, 1987, p. 58-65.

9. Réédité dans *Les Voltairiens*, éd. Jerom Vercruysse, t. IV, 1782-1790, Nendeln, KTO Presse, 1978.

10. Jean-Baptiste Antoine Suard, *Mélanges de littérature*, Paris, an XII (1803), t. 2, p. 1-53.

11. « Une visite à Monsieur de Voltaire et au docteur Tronchin », *Visages de l'Ain*, 22, n° 102, 1969, p. 28-29; François Bessire, « Un après-midi chez Voltaire : récit inédit d'une visite à Ferney », *Cahiers Voltaire*, 1, Ferney-Voltaire, 2002, p. 109-113; Jean-Louis de Boissieu, « Mademoiselle Clairon à Ferney : une précision inédite », *RHLF*, 88, 1988, p. 239-241; Colin Duckworth, « Voltaire at Ferney : an unpublished description », *SVEC*, 174, 1978, p. 61-67; Simone Dubois, « Visite à Voltaire et lettres inédites de Madame de Charrière », *Musée neuchâtelois*, 9, 1972, p. 221-224; Piotr Zaborov, « Ferney vu par les Russes », *Cahiers Voltaire*, 2, 2003, p. 37-45.

12. Wagnière est entré au service de Voltaire en 1755 mais il n'est devenu son secrétaire attitré qu'à partir de 1760, date à laquelle il devient le scripteur d'une part significative de ses lettres. Voir Christophe Paillard, *Jean-Louis Wagnière, secrétaire de Voltaire. Lettres et documents*, SVEC 2008:08, Oxford, Voltaire Foundation, 2008, p. 18-23.

13. François Tronchin à Friedrich Melchior Grimm, 27 septembre 1778, *Jean-Louis Wagnière ou les deux morts de Voltaire. Correspondance inédite*, présentation et notes de Christophe Paillard, préface de Michel Delon, Saint-Malo, Éditions Cristel, 2005, p. 220.

termédiaire incontournable entre les visiteurs et le grand homme qu'ils souhaitent approcher. Suivant les instructions de son « patron », il les autorisait à accéder au sanctuaire ou leur en refusait l'accès, monnayant le cas échéant ses bons offices. Il est fréquemment mentionné dans les relations des visiteurs comme un personnage clé dans l'atelier de Ferney. Son témoignage, dont on sait l'importance pour la biographie de Voltaire¹⁴, est essentiel en ce sens qu'il porte un jugement sur les relations des visiteurs et qu'il ne se borne pas à l'époque voltairienne; après la mort de son maître, il continua à accueillir un grand nombre de visiteurs, passant pour être un des meilleurs guides de ce lieu que François Tronchin nommait le « village de la création voltairienne¹⁵ ». Dans quelle mesure son témoignage permet-il d'appréhender la diversité des visites et de leurs motivations ?

WAGNIÈRE ACTEUR DE LA « VISITE À FERNEY »

L'interprétation du témoignage de Wagnière exige des précautions méthodologiques particulières. On peut schématiquement distinguer trois ordres de difficultés. On tend trop souvent à prendre la parole du « petit scribe » pour argent comptant comme s'il ne lui arrivait pas de simuler ou de dissimuler certains faits et, plus généralement, de se mettre en scène. « Une chose plus essentielle dont nous sommes convaincus, c'est que Wagnière, que nous avons bien connu, n'a rien écrit qui ne fût vrai ou dont il n'eût été persuadé d'après le témoignage de gens dignes de foi¹⁶ », écrivait Decroix, coéditeur avec Beuchot des *Mémoires sur Voltaire* essentiellement constitués des relations biographiques rédigées par le « petit scribe » après la mort de Voltaire. Mais n'est-ce pas donner dans une « lecture naïve » que de succomber au mythe de son indéfectible sincérité ? Wagnière a-t-il pu prendre dictée des lettres de Voltaire pendant vingt ans sans assimiler et mettre en



« VUE DU CHÂTEAU DE FERNEY CÔTÉ COUR ET JARDIN »
par Michel-Vincent Brandouin, gravé par Masquelée vers 1786.

œuvre, à sa modeste échelle, ses stratégies épistolaires ? Tel est le fil directeur qui devrait gouverner toute interprétation de sa correspondance et de ses écrits biographiques. Ces derniers illustrent la mémoire de Voltaire au prix d'une vérité que Wagnière travestit quand il y trouve intérêt, comme lorsqu'il revendique la paternité du *Commentaire historique sur la vie et l'œuvre de l'auteur de la Henriade* ou la *Lettre du secrétaire de M. de Voltaire au secrétaire de M. Lefranc de Pompignan*. Wagnière s'attache par-dessus tout à faire sa cour à Catherine II, destinataire principal de ses relations, quitte à donner une version s'accordant avec les intérêts de la couronne impériale. La deuxième difficulté tient aux *Mémoires sur Voltaire*. Non que ceux-ci soient indignes d'intérêt mais on sait que Decroix ne les a pas édités en 1826 sans les réécrire¹⁷. Contrairement à ce qu'il prétend, ses interventions dépassent le simple

14. *Voltaire en son temps*, dir. René Pomeau, 2 vol., Paris, Fayard, et Oxford, Voltaire Foundation, 1995, t. 1, p. 781 : ses relations constituent « une des sources les plus sûres de la biographie de Voltaire ».

15. François Tronchin à Friedrich Melchior Genève, 7 février 1779, *Jean-Louis Wagnière ou les deux morts de Voltaire*, op. cit., p. 280.

16. Sébastien G. Longchamp, et Jean-Louis Wagnière, *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages*, 2 vol. (Paris, 1826), dorénavant Longchamp-Wagnière, t. 1, p. V.

17. Voir William H. Barber, « Penny plain, twopenny coloured: Longchamp's *Memoirs of Voltaire* », *Studies in the French eighteenth century presented to John Lough* [...], éd. par D. J. Mossop, G. E. Rodmell, D. B. Wilson, University of Durham, 1978, p. 9-21, et notre article « Du nouveau sur la mort, digne ou indigne, de Voltaire. Jean-Louis Wagnière et la biographie voltairienne », *Gazette des Délices*, 16, 1^{er} janvier 2008 (http://www.ville-ge.ch/bge/imv/gazette/16/a_propos.html).

souci de la correction grammaticale ou stylistique. Elles obéissent à des motifs variés qui sont parfois difficiles à cerner. Aussi exploitera-t-on les *Mémoires sur Voltaire* avec précaution tant qu'une édition critique n'en aura pas été donnée ; les citations qui sont faites ici le sont sous réserve de l'établissement du texte authentique. L'affaire est d'importance car Wagnière s'attache dans ce livre, et tout particulièrement dans l'*Examen des Mémoires de Bachaumont*, à infirmer ou à confirmer les témoignages des visiteurs rapportés dans les nouvelles à la main. Spécifique à cette étude, la troisième difficulté porte sur ses relations avec les visiteurs de Voltaire. S'il est bien témoin et acteur de la visite à Ferney, sa condition sociale lui interdit d'en prendre la pleine mesure. Il n'était pas admis à la table du maître et de ses invités, devant se contenter de celle « du maître d'hôtel et des copistes » ; aussi ne rapporte-t-il les mots de Voltaire lors de ses dîners que sur la base de oui-dire¹⁸. De même, il ne semble pas avoir tenu de journal intime, se fiant à sa seule mémoire pour approuver ou démentir les rumeurs colportées à travers toute l'Europe ; il se trompe ainsi sur la date du dernier voyage de Panckoucke à Ferney en novembre 1777 en indiquant à tort qu'il eut lieu eu « juin¹⁹ ». Il se fait juge et partie lorsqu'il rectifie les jugements portés sur lui par les visiteurs, à commencer par le qualificatif de « portillon » qui lui est accolé par Moulton²⁰. Force est dès lors de recourir à d'autres témoignages, et notamment à la *Correspondance* de Voltaire, pour corroborer ou corriger ses dires.

Sous ces réserves, le rôle crucial de Wagnière dans la visite à Ferney est avéré. Ses responsabilités dépassaient les simples attributions d'un secrétaire particulier – on disait alors « secrétaire intime » – pour s'apparenter à celles d'administrateur du domaine, tour à tour chef du personnel, responsable de la comptabilité, intermédiaire auprès des horlogers et des artisans, chargé de centraliser l'information²¹ pour la

18. Voltaire au duc de Richelieu, 22 janvier 1768, D14696 ; Longchamp-Wagnière, t. 1, p. 423.

19. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 8, n. b.

20. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 369.

21. Dans la gestion des affaires quotidiennes, le procureur de la seigneurie de Ferney « était placé de fait sous l'autorité de Wagnière » qui, dans un inédit, lui donne un ordre destiné à empêcher que des lettres ne s'égarent en étant remises « au premier marmiton » venu : « Je vous prie en arrivant de vous adresser d'abord à moi avant personne ». Nous devons ces citations à l'obligeance d'Olivier Guichard qui publiera prochainement les documents inédits

communiquer à celui que tous, non seulement ses employés mais aussi M^{me} Denis, M^{me} de Saint-Julien, Gabriel Cramer, Lekain ou Pierre-Michel Hennin, surnommaient le « patron²² ». Les visiteurs témoignent du fait que Wagnière était la personne qu'il fallait approcher pour entrer en contact avec le maître de maison²³. Certains redoutaient qu'il leur interdise l'accès au sanctuaire :

Voyant qu'on me répétait si souvent le nom de secrétaire, je m'imaginai que j'allais voir un homme considérable [...]. Je vous avoue que je tremblais de tout mon corps quand j'entendis ces paroles car d'ordinaire ces messieurs-là sont bien plus farouches que leurs maîtres même²⁴.

Homme de confiance de Voltaire, Wagnière était sollicité par ceux qui souhaitaient obtenir les faveurs de son maître. Il est significatif que le libraire Panckoucke lui ait promis douze mille francs, montant représentant soixante fois le montant de ses gages annuels, pour qu'il obtienne de son « patron » le privilège d'une nouvelle édition des *Œuvres*. Beaumarchais reconnut que cette somme « n'était que la juste rétribution de [ses] peines et de [ses] bons offices pour lui [Panckoucke] auprès de M. de Voltaire²⁵ ». Les éditeurs de la Société typographique de Neuchâtel l'approchèrent afin que Voltaire leur accorde la préférence sur Cramer pour la lucrative édition des *Questions sur l'Encyclopédie*. Ils savaient ménager ses bonnes grâces : « Quand vous enverrez au Nestor [Voltaire] un exemplaire des *Arts*, lequel sera relié je pense, j'ose vous conseiller d'en envoyer un, non relié ou relié plus simplement, à son secrétaire, la 1^{re} lettre de son nom est un double W²⁶. » En pleine guerre de la Russie contre la Pologne, Wagnière aurait

du « Fonds Gerlier » conservé à l'Institut et Musée Voltaire de Genève dans *Ferney archives ouvertes*, Mémoires et documents de la SHAG (Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève), [2009-2010].

22. Voir par exemple M^{me} Denis à Wagnière, 22 juin 1768, D15091 ; G. Cramer à Panckoucke, 14 décembre 1772, D18086 ; Pierre-Michel Hennin à Jean-Michel Hennin, 20 février 1773, D18214 ; Henri Louis Lekain à Henri Rieu, 18 février 1775, D19344 ; M^{me} de Saint-Julien à Voltaire, [vers le 1^{er} juillet 1776], D20197, *etc.*

23. Emmanuel Bernouilli à Johann Bernouilli, 12 février 1765, D12399 ; Amélie Suard à Jean-Baptiste-Antoine Suard, [7 juin 1775], D19502 : « je lui fis demander par M. V [Wagnière] la permission de le voir un moment, ce qu'il m'accorda aussitôt ».

24. Emmanuel Bernouilli à Johann Bernouilli, 12 février 1765, D12399.

25. Gunnar et Mavis von Proschwitz, *Beaumarchais et "Le Courier de l'Europe" : documents inédits ou peu connus*, SVEC 273-74 (1990), p. 637.

26. Durey de Morsan à Ostervald, 16 octobre 1771. J. Vercruysse, « Joseph Marie Durey de Morsan chroniqueur de Ferney, 1769-1772, et l'édition neuchâteloise des *Questions sur l'Encyclopédie* », SVEC 230, 1985, p. 323-91, ici p. 365.

été approché par l'agent du roi Poniatowski pour convaincre son maître de fournir un service dont la nature reste inconnue²⁷.

Les visiteurs s'accordent à reconnaître le rôle central joué par Wagnière: ils n'ignorent pas qu'il était le « principal confident » et « secrétaire de confiance » de Voltaire²⁸. Leurs relations confirment cette relation privilégiée: « Pour revenir aux détails intérieurs, vous seriez surpris comment le sieur Wagnière, qui de postillon du philosophe de Ferney est devenu son secrétaire et son ami, peut suffire seul aux écritures immenses qu'il a²⁹. » Imitant l'ironie voltairienne, Wagnière « remercie M. de Saint-Remi du titre honorable qu'il me donne ici d'ancien postillon de M. de Voltaire; et quoique je n'aie jamais eu l'honneur d'exercer une charge si importante, ma reconnaissance envers M. de Saint-Remi, pour sa bonne volonté à mon égard, n'en doit pas être moins vive³⁰ ». Les visiteurs prétendent que Voltaire avait coutume de se promener en carrosse en début d'après-midi « dans ses bois ou à la campagne, avec son secrétaire, et presque toujours sans autre compagnie³¹ ». Luchet conteste à juste titre cette affirmation de Moulto: si Voltaire se promenait en compagnie de Wagnière, c'était aussi et « très souvent avec les personnes qui étaient chez lui³² ». Les visiteurs soulignent également sa dépendance épistolaire à son scribe: « Lorsque son secrétaire lui apportait des lettres, il y avait toujours des gens qui réclamaient ses bons offices: *Est-ce que je m'intéresse à monsieur untel ?* Oui, monsieur, vous lui avez déjà écrit que vous souhaitiez lui rendre service. *Mais parlez-moi clair, est-ce que je m'y intéresse beaucoup ?* Oui, monsieur. *Dans ce cas, répondez avec chaleur*³³. » Les visiteurs certifient également sa proximité à Voltaire. Wagnière donne l'impression d'être toujours à portée de voix, prêt à prendre un texte sous la dictée ou un livre dans la bibliothèque³⁴, dont Grimm écrivait qu'il est le seul à la connaître « à fond³⁵ »:

27. Jean Frédéric Herrenschiwand à Stanislas Augustus Poniatowski, 23 mars 1769, D15553.

28. Dupan à Freudenreich, 30 juillet 1769, D15784; Herrenschiwand à Poniatowski, 23 mars 1769, D15533, n. 3.

29. Paul Claude Moulto à Jakob Heinrich Meister, 10 décembre [1774], D19227.

30. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 369.

31. Paul Claude Moulto à Jakob Heinrich Meister, 8 décembre 1774, D19217.

32. Jean-Pierre-Louis de La Roche du Maine, marquis de Luchet, *Histoire littéraire de M. de Voltaire*, 6 vol., Cassel, Paris, Moutard, 1781, t. 2, p. 184.

33. Jean-Pierre-Louis de La Roche du Maine, marquis de Luchet, *op. cit.*, t. 1, p. 306.

34. M^{me} Suard à son époux, juin 1775, D. app.413b: Voltaire « sait si bien la place que ses

Pigalle a fait le buste de Voltaire très ressemblant. Voltaire l'a beaucoup questionné sur son art, et entre autres, pensant au veau d'or fondu par les Juifs pendant le peu de jours que Moïse fut [sur] la montagne de Sinaï, il lui a demandé combien il faudrait de temps à un ouvrier qui travaillerait sans relâche, pour fondre un animal; et Pigalle a répondu qu'il ne pourra le faire que dans trois mois³⁶. Wagnière, Wagnière, apportez du papier et de l'encre à M. Pigalle pour qu'il me fasse un certificat de ce qu'il vient de dire, et cela pour faire voir à Moïse qu'il est une bête³⁷.

De par ses fonctions, Wagnière est au fait de l'organisation matérielle des visites à Ferney et de leur coût pour les finances de Voltaire. S'inscrivant en faux contre la réputation de l'adulterie du patriarche, il souligne les libéralités dont il gratifiait ses invités et le grand nombre de convives qu'il invitait à dîner après les représentations du théâtre de Ferney³⁸. Ce témoignage est confirmé par Du Pan et par Chabanon: « Chaque jour de représentation était au château jour de fête. Il restait soixante ou quatre-vingts personnes à souper, et l'on dansait toute la nuit³⁹ ».

VISITES « À VOLTAIRE », « À FERNEY » ET « DE FERNEY »

Le rôle de Wagnière ayant été précisé, force est de distinguer « visite à Voltaire », « visite à Ferney », « visite de Ferney », « séjour » et « implantation » à Ferney. Le premier concept désigne le fait d'entreprendre un déplacement afin d'être reçu par Voltaire. Il suppose un philosophe établi

livres occupent, qu'à propos du procès de monsieur de Guignes [...], il voulut consulter un mémoire: Wagnière, dit-il à son secrétaire, mon cher Wagnière, prenez, je vous prie, ce mémoire à la troisième tablette à droite; et le mémoire y était en effet ». Voir Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 53.

35. Friedrich Melchior Grimm à Jean-Louis Wagnière, 11 août 1778 dans *Jean-Louis Wagnière, secrétaire de Voltaire*, *op. cit.*, p. 95: « vous seul avez connu à fond la bibliothèque de M. de Voltaire ».

36. En fait « six mois »: Voltaire à Schomberg, 23 juin 1770, D16441. L'article « Fonte » des *Questions sur l'Encyclopédie* évoque une durée de « six mois au moins », citant un certificat délivré à Voltaire par Pigalle le « 3 juin 1770 ».

37. D16845, 1^{er} juillet 1770, commentaire.

38. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 47.

39. Cité dans Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. Louis Moland, t. 1, p. 362. Du Pan évoque une soixante de femmes et une centaine d'hommes: voir le commentaire de D10363. Sur l'hospitalité et la commensalité du patriarche, voir Christiane Mervaud, *Voltaire à table. Plaisir du corps. Plaisir de l'esprit*, Paris, Editions Desjonquères, 1998.

à demeure : on ne lui rendait pas visite à Cirey dans la mesure où cette visite était dans le même temps rendue à M^{me} du Châtelet, ni à Potsdam tant ce déplacement impliquait de rencontrer la cour royale et de se plier à son étiquette. Cette visite peut être datée de l'implantation lémanique de Voltaire qui mit un terme définitif à sa vie d'errances et qui vit sa métamorphose en « seigneur de village ». Voltaire n'a accédé à la qualité d'hôte qu'en devenant propriétaire terrien. Il est significatif qu'il ait affirmé en 1768 avoir été « l'aubergiste de l'Europe » depuis « quatorze ans », soit depuis sa première visite à Genève à la fin de 1754⁴⁰. La cohorte des visiteurs affluant à Ferney fut préfigurée par l'hospitalité des Délices : « Tous les étrangers y sont reçus et il n'y a guère de jour où il n'en vienne par douzaine⁴¹ ». La « visite à Ferney » désigne quant à elle le fait d'entreprendre un déplacement dans ce village pour y être reçu par Voltaire, que ce déplacement soit ou non couronné de succès. Aussi la « visite à Voltaire » peut-elle n'être pas une visite à Ferney (lors de sa première visite à Voltaire, D'Alembert s'est rendu aux Délices⁴²) et la « visite à Ferney » n'être pas couronnée par une visite à Voltaire : combien de visiteurs n'ont-ils pas été éconduits !

Par « visite de Ferney », on entendra au premier sens le fait que la « visite à Ferney », c'est-à-dire au château, se prolonge en visite du village sous la conduite du seigneur, privilège réservé à de rares invités. Elle en constitue le prolongement naturel : par-delà les nouvelles concernant Voltaire et son entourage, les visiteurs ne manquaient pas de relater les transformations du village, son dynamisme économique et démographique, *etc.* En un second sens, la « visite de Ferney » désigne le fait de se rendre en ce village après la mort de son démiurge pour y admirer les traces de sa présence, y commémorer son souvenir ou, en ce qui concerne les éditeurs, y retrouver des inédits : elle fait partie d'un genre littéraire auquel ont sacrifié Chateaubriand, Alexandre Dumas père, Stendhal, Flaubert, Gogol, *etc.*

La « visite à Ferney » se distingue du « séjour à Ferney », par lequel Voltaire invite ses hôtes à séjourner durablement au château. Relèvent



« VUES DU CHÂTEAU DE FERNEY, CÔTÉ COUR ET JARDIN »
par Michel-Vincent Brandouin, gravé par Masquelier, vers 1786.

de ces hôtes la parentèle de Voltaire (tel le jeune Daumard pressenti pour le privilège d'un haras royal à Ferney et qui – ironie du sort – y mourut des suites d'un accident de cheval), ses clients politiques (le compagnon du chevalier de La Barre, Etallonde, dont Wagnière rappelle qu'il séjourna près de dix-huit mois⁴³), et les auteurs formés à l'école de Voltaire, qu'ils aient été recommandés par les protecteurs du patriarche (tel Claude Gallien placé à Ferney par le duc de Richelieu pour y être initié, par Wagnière, aux fonctions de secrétaire, avant d'être renvoyé en raison de ses frasques⁴⁴) ou que Voltaire, pressentant leurs talents littéraires, leur ait mis le pied à l'étrier. Ces heureux élus sont La Harpe, Joseph Marie Durey de Morsan, Chabanon, Delisle de Sales, le marquis de Luchet ou Jean-Pierre de Claris de Florian. Ferney a en ce sens été un atelier d'écriture et une école littéraire hors pair. On a souvent remarqué que ce que les écrits de ces jeunes hommes avaient de meilleur était redevable de leur séjour à Ferney, sinon des conseils et de la plume du maître⁴⁵. Cette dette est réciproque. Il arrivait à Voltaire d'employer ces

43. Longchamp-Wagnière, t. 1, *op. cit.*, p. 89.

44. Sur son arrivée à Ferney, voir Voltaire au duc de Richelieu, 8 octobre 1766, 9 février 1767, D13602, D13935 et n. 1. Sur les frasques qui conduisirent à son renvoi, voir Voltaire au duc de Richelieu, 22 janvier 1768, D14696. Malgré son protecteur, il fut emprisonné (Voltaire à M^{mes} Denis et Dupuits, 11 juin 1768, D15067).

45. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 195 n : Decroix et Beuchot notent que « les deux

40. Voltaire à M^{me} Du Deffand, 30 mars 1768, D14897.

41. Pierre-Michel Hennin à Täscher, 17 octobre 1758, D7911.

42. D'Alembert rendit une seconde visite à Voltaire à Ferney, en 1770, en compagnie de Condorcet.

plumes domestiques pour leur dicter une lettre, voire pour rédiger une table des matières ou procéder à une recherche documentaire. C'est particulièrement vrai de Durey de Morsan que Voltaire mit à contribution : « Lui voyant du goût pour la littérature et pour les livres, il le chargeait quelquefois de faire des recherches dans la bibliothèque [...]. C'était un amusement pour M. de Morsan ; il se plaisait même à me remplacer de temps en temps, et écrivait sous la dictée de M. de Voltaire », écrit Wagnière⁴⁶. Le « séjour à Ferney » n'est en ce sens pas dénué d'intérêt pour l'histoire littéraire. Les jeunes hommes trahirent parfois la confiance de leur « patron » en divulguant une pièce qui aurait dû être gardée sous le boisseau : le manuscrit de la *Guerre civile de Genève* n'aurait-il pas été dérobé par La Harpe pour être édité⁴⁷ ? Ces aspirants-auteurs ont souvent abusé de leur influence pour obtenir la préférence d'un libraire sur un autre. On connaît le rôle joué par Durey de Morsan dans la publication des *Questions sur l'Encyclopédie* par la Société typographique de Neuchâtel⁴⁸.

Différente du « séjour à Ferney » est « l'implantation à Ferney » ou le fait de s'installer définitivement dans le village à l'instigation de Voltaire. On pense évidemment aux horlogers, dont Jean-Antoine Lépine, beau-frère de Beaumarchais, aux artisans tuiliers, maçons, tisserands, tanneurs, *etc.*⁴⁹, et, par-dessus-tout, aux hôtes de marque, amis intimes du seigneur de village : le marquis de Florian, oncle du fabuliste, le « cher corsaire » Henri Rieu, l'architecte Léonard Racle et Jean-Louis Wagnière, qui fit venir trois de ses sœurs et qui s'implanta si bien dans ce village qu'il en devint le troisième maire en 1793. Il est significatif que les trois premiers maires de Ferney sous la Révolution s'y soient tous implantés à l'instigation du patriarche⁵⁰.

principaux ouvrages dramatiques de La Harpe, les mieux écrits, les deux seuls qu'il ait jugé dignes d'entrer dans la première édition de ses *Œuvres*, enfin *Warwick* et *Mélanie*, ont été composés pendant deux longs séjours qu'il fit au château de Ferney, à deux époques différentes ».

46. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 405.

47. Alexandre Jovicevitch (Voltaire and La Harpe – l'affaire des manuscrits : a reappraisal », *SVEC*, 176, 1979, p. 77-95) conteste cependant ce vol ; La Harpe aurait plutôt communiqué à certains de ses amis le II^e chant de *La Guerre civile* que Voltaire souhaitait corriger dans la mesure où il prenait à partie la puissante famille des Tronchin.

48. Voir Jerrold Vercruysse, « Joseph Marie Durey de Morsan chroniqueur de Ferney, 1769-1772 », *op. cit.*

49. Claude Castor, *Une esquisse de Ferney au XVIII^e siècle : Voltaire et les maçons de Samoëns*, Les Amis de Ferney-Voltaire, Ferney-Voltaire, 1978.

50. Christophe Paillard, *Jean-Louis Wagnière, secrétaire de Voltaire*, *op. cit.*, p. 329-338.

TOURISME, AFFAIRES OU EXPÉRIENCE LITTÉRAIRE ?

LA MULTIPLICITÉ DES MOTIVATIONS

Ces distinctions établies, la « visite à Ferney » du vivant de Voltaire recouvre des situations si diverses qu'elles exigent d'être catégorisées. On peut distinguer deux catégories au sein de la « visite à Ferney » selon qu'elle échoue ou qu'elle se transforme en « visite à Voltaire ». Dans le premier cas, le visiteur ne parvient pas à rencontrer le grand homme ; dans le second, il est admis dans son intimité, voire gratifié d'un accueil privilégié. La première catégorie, celle de l'échec, fut la plus riche lors des épisodes misanthropiques du patriarche. Après le départ subreptice de M^{me} Denis pour Paris le 1^{er} mars 1768, Voltaire suggéra à ses visiteurs qu'ils n'étaient plus *personae gratae* à Ferney. « Sept autres maîtres alors logés dans la maison, s'apercevant, malgré l'extrême politesse de M. de Voltaire à leur égard, combien il avait besoin de repos et de solitude, dans l'agitation et l'inquiétude où l'avait jeté cet événement, partirent l'un après l'autre. En peu de jours, il se trouva seul dans le château, avec moi et ses gens⁵¹ ». Wagnière revient plusieurs fois sur ce point : le départ de M^{me} Denis et l'infidélité de La Harpe lui firent adopter « la résolution de ne plus voir tant de monde et de vivre dans la solitude » ou « de vivre désormais dans la plus grande retraite⁵² ». « J'ai été pendant quatorze ans l'aubergiste de l'Europe, et je me suis lassé de cette profession », déclare Voltaire à M^{me} Du Deffand le 30 mars 1768 (D14897). Malgré le retour de M^{me} Denis, il persista à réduire la voilure de son hospitalité : plus que jamais, il signera ses lettres le « vieux solitaire des Alpes » ou « le solitaire de Ferney » : « M. de Voltaire, lors de ses dernières années, n'y voya(i)t presque personne⁵³ ». Ce modèle de civilité française se transforma dès lors en « sauvage ». Les *Mémoires de Bachaumont* du 15 juin 1777 abondent en ce sens : « Nous sommes arrivés ici à notre retour d'Italie : nous avons eu le bonheur d'en voir le seigneur, et nous en avons été d'autant plus flattés qu'il devient très sauvage, et que nous avons rencontré dans notre route plusieurs grands

51. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 70.

52. *Ibid.*, t. 1, p. 270 et p. 272. Voir p. 291 qui renvoie aux *Mémoires de Bachaumont* du 3 décembre 1768 : Voltaire « ne voit plus personne ».

53. *Ibid.*, t. 1, p. 137-138.

et notables personnages qu'il avait refusés ». Wagnière juge cet article « très vrai⁵⁴ ». Tous les témoignages confirment l'inhospitalité du maître de maison dans les années 1770 : « Vous imaginez mal à-propos qu'il voit beaucoup de monde : on ne vient presque plus le visiter. Il a tant d'humeur depuis quelque temps, qu'il ne se montre pas à tous ceux qui viennent le visiter au château, et on est quelquefois plusieurs jours avant de pouvoir en jouir⁵⁵ ». Quand on ne pouvait montrer patte blanche en arguant d'une recommandation, les artifices littéraires ne suffisaient pas toujours à susciter la bienveillance du maître des lieux : les voyageurs anglais qui avaient préparé leur visite en adressant à Voltaire une pièce versifiée se voyaient parfois refoulés⁵⁶. Il fallait faire preuve d'un à-propos exceptionnel pour redresser la situation. Les *Mémoires de Bachaumont* du 24 février 1774 affirment qu'un certain « M. de Guibert », désespéré que sa « visite à Ferney » n'aboutisse pas à une « visite à Voltaire », écrivit « avant de partir un billet au maître de la maison conçu ainsi : *Je vous avais toujours soupçonné d'être un dieu, mais j'en suis aujourd'hui convaincu, puisqu'on vous boit et on vous mange sans vous voir* ». Wagnière certifie « l'anecdote [de ce] billet » tout en niant, à juste titre, que Guibert en fût l'auteur⁵⁷. La seconde catégorie de « visite à Ferney » se trouve couronnée par la « visite à Voltaire », sur laquelle nous reviendrons.

Outre cette catégorisation, la « visite à Ferney » suppose l'établissement d'une typologie. Le premier type est celui de la visite désintéressée, c'est-à-dire motivée par la curiosité et le plaisir de rencontrer Voltaire. Elle relève de ce que nous nommerions aujourd'hui le tourisme. L'étape des Délices puis de Ferney ne constituait-elle pas un moment privilégié dans le grand « Tour » initiatique conduisant les jeunes lords de Londres à Rome ? Comme l'a montré André Michel Rousseau, on ne compte pas les Anglais venus à Ferney. Considérable fut le pouvoir attractif de Voltaire sur le public britannique. On ne s'étonnera pas qu'après sa mort, Wagnière ait sérieusement pensé à louer « à

des Anglais » le château ni que son nouveau propriétaire, le marquis de Villette, l'ait loué pour une lune de miel à un couple de jeunes mariés dont l'époux était britannique⁵⁸. Si ce type de visite pouvait revêtir un caractère initiatique pour les jeunes lords sur le chemin de l'Italie, il ne constitue nullement un pèlerinage ; la visite ne représente pas ici une fin en soi mais une simple étape dans une série de pérégrinations. Il reste que Voltaire a été plus qu'à son tour importuné par la curiosité déplacée de visiteurs pour lesquels il faisait presque figure de bête de foire.

Toute différente est la visite politique, motivée par le souci des affaires françaises ou internationales. Une seule catégorie de visiteurs ne se rendit jamais à Ferney du vivant de Voltaire : c'est celle des têtes couronnées. L'étiquette interdisait aux rois des hommes de rendre visite au roi des esprits, ce qui aurait été interprété comme un aveu d'allégeance. Voyageant sous le pseudonyme du « comte de Falkenstein », l'empereur Joseph II de retour de Paris « passa et traversa, sans s'arrêter, une partie du territoire de Ferney » le 13 juillet 1777⁵⁹. Criant « fort haut et par deux fois, *fouette cocher !* », il fila à travers « Ferney comme un trait », note Charles Bonnet prenant un malin plaisir à souligner qu'il infligea à Voltaire « la mortification de passer outre sans s'arrêter un seul instant⁶⁰ ». Le 9 juillet, Frédéric II de Prusse avait pourtant annoncé à Voltaire la visite de l'empereur⁶¹. Le seigneur de village avait pris cette annonce au sérieux : « il avait fait les plus superbes préparatifs dans l'espoir que le comte de Falkenstein viendrait le visiter ; il avait rassemblé autour de lui tous ses amis des environs pour grossir sa cour ; il avait composé des vers que devait débiter à l'illustre étranger M^{lle} de Varicourt⁶² », et il aurait même été jusqu'à « faire enlever toutes les pierres du grand chemin depuis Ferney jusqu'à Versoix⁶³ ». Wagnière confirme qu'une foule attendit vainement au château la venue de l'empereur. Il ajoute qu'un horloger « ivre » monta « sur le marchepied » de sa voiture pour lui demander « s'il ne viendrait pas voir M. de Voltaire », l'empereur répondant en « se détournant avec humeur : "L'empereur ne

54. Paul Claude Moulton à Jakob Heinrich Meister, 5 juin [juillet] 1777, D20719 ; Longchamp-Wagnière, t. 1, p. 411-412.

55. Paul Claude Moulton à Jakob Heinrich Meister, [vers 1770], D16482 ; *Mémoires de Bachaumont*, 11 novembre 1776 ; Longchamp-Wagnière, t. 1, p. 403.

56. André Michel Rousseau, *Voltaire et l'Angleterre*, p. 290 : « William Jones, l'orientaliste, en 1770, et un certain G. Hardinge, en 1775, qui avaient des lettres, se firent précéder d'épîtres latines de leur composition. Le procédé était ingénieux, mais échoua dans les deux cas ».

57. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 357-358.

58. Wagnière à M^{me} Denis, 30 juin 1778, *Jean-Louis Wagnière ou les deux morts de Voltaire*, p. 121. Voir Jean Stern, *Belle et bonne*, Paris, Hachette, 1938, p. 105-107.

59. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 417.

60. Charles Bonnet à Albrecht von Hallet, 16 juillet 1777, D20733.

61. Frédéric II à Voltaire, 9 juillet 1777, D20721.

62. Paul Claude Moulton à Jakob Heinrich Meister, 20 juillet [1777], D20736.

63. Charles Bonnet à Albrecht von Haller, 16 juillet 1777, D20733.

dit jamais où il va⁶⁴». Voltaire fut dépité de cette visite avortée. À l'hôte inconnu qui comparait son action à celle d'Abraham, il répondit : « je suis bien différent d'Abraham ; lui chassait les rois, et moi ils m'évitent. Ce mot tendait à l'empereur, qui avait passé par Ferney même, sans s'y arrêter⁶⁵ ». Autre exemple d'une visite royale avortée, celle de « Monsieur », frère de Louis XVI. À la date du 7 septembre 1775, les *Mémoires de Bachaumont* prétendent qu'il aurait volontiers rendu visite à Ferney mais que Louis XVI détourna « son frère de voyager dans ses cantons ». Wagnière met en doute cette anecdote sans pour autant la contester catégoriquement : « Je ne sais si Monsieur a eu le projet de voir Genève, mais je sais qu'il n'a jamais été question à Ferney que ce prince dût venir voir M. de Voltaire⁶⁶ ». Le petit scribe rappelle enfin que Gustave III, roi de Suède, avait projeté de rendre visite à Ferney et que seul le deuil de son père l'en avait empêché⁶⁷. En avait-il réellement l'intention ou saisit-il l'occasion de son accession au trône pour exprimer un regret hypocrite ? Il est une visite impossible à Ferney, c'est celle des monarques. Cette impossibilité sera levée après la mort de Voltaire. Henri, prince royal de Prusse et frère de Frédéric II, se rendit à Ferney lors de sa tournée européenne ; il fut accueilli par Wagnière qui lui fit visiter le château⁶⁸. Faute de se rendre à Voltairopolis, les monarques y dépêchaient leurs émissaires. Lorsque des personnalités aussi importantes que le maréchal de Richelieu ou l'intendant des finances Trudaine se rendirent à Ferney, Voltaire ordonnait aux Ferneysiens de revêtir des uniformes de dragons pour les accueillir⁶⁹. Toujours dans le registre politique, la visite à Ferney peut avoir pour objet de convaincre le maître des

64. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 415-417. Moulton donne une version légèrement différente dans sa lettre à Meister du 23 juillet [1777], D20739 : « L'empereur, un peu étonné, [...] répondit qu'on ne lui avait jamais fait pareilles questions en France, Cet excès d'impertinence le dégoûta de Ferney et avec beaucoup de raison ».

65. Cité par François Bessire, « un après-midi chez Voltaire », p. 112.

66. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 382-383.

67. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 337. Voir la lettre de Gustave III à Voltaire d'[avril-mai 1771], D17169 : « Tous vos amis à Paris vous auront dit combien j'étais déterminé à vous aller chercher dans la retraite que vous rendez si célèbre. Vous savez ce qui m'a arrêté dans ma course [...] ».

68. Christophe Paillard, *Jean-Louis Wagnière, secrétaire de Voltaire*, *op. cit.*, p. 252-256.

69. Voltaire à Louis-Gaspard Fabry, [1er octobre 1762] dans Charles Wirz, « Cinq lettres et un poème de Voltaire », *Musées de Genève*, Genève, n. s., 167, juillet-août 1976, p. 12 ; D20096, commentaire, et Fabry à de Brosses, 1^{er} mai 1776, D20097.

lieux de prendre la défense d'une malheureuse victime de l'arbitraire judiciaire ; c'est ainsi que Dominique Audibert l'informa de l'innocence de Jean Calas et que la visite du fils de celui-ci, Donat Calas, acheva d'emporter sa conviction⁷⁰. Sirven se rendit de même à Ferney le 5 avril 1765 et le 18 mai 1766 pour le supplier de conduire une campagne en sa faveur⁷¹. Et Wagnière nous apprend que Voltaire, se posant en pacificateur, invita à dîner les principaux représentants des deux partis dont l'affrontement déchirait Genève dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : « Le dîner se passa en politesses réciproques, mais ni les uns ni les autres ne voulurent entendre aux propositions du philosophe, qui, ne trouvant plus le moyen de leur rendre la paix, finit par se moquer d'eux [en écrivant *La guerre civile de Genève*], ainsi que le roi de Prusse avait fait avec les Polonais⁷² ». Ces exemples montrent bien que la visite à Voltaire pouvait être motivée par des raisons plus graves que le tourisme.

L'immense fortune de Voltaire suscitait de telles convoitises que la visite à Ferney obéissait souvent à des motifs lucratifs. Les trois voyages de Panckoucke n'avaient évidemment rien de désintéressé ; ce libraire comptait obtenir du patriarche une nouvelle édition de ses *Œuvres*⁷³. Les séductions exercées sur le vieillard en juin 1775 par sa sœur, la belle Amélie, épouse Suard, participaient-elles de cette stratégie ? Par son obstination, le magnat de l'édition française parvint à arracher Voltaire « au monopole des Genevois⁷⁴ ». Un des critères de la visite d'affaires est que, loin des joies du tourisme et de l'extase du pèlerinage, elle était parfois vécue comme une corvée. Tels furent les sentiments de Philibert Cramer, obligé de se rendre à Ferney pour jouer la comédie sur le théâtre de société de Voltaire qui lui donnait la réplique en compagnie de Wagnière. Le moyen de refuser cette grâce à l'auteur qui venait de confier à la maison Cramer les lucratives éditions de la *Pucelle* et des *Commentaires sur Corneille* ? « J'avais besoin de mener une vie régulière, et voilà qu'il faut jouer la comédie. Cette *Olympie* éternelle, nous apprenons *Sémiramis*, on m'a donné des vers que j'apprends par complaisance. Le

70. Voltaire à Damilaville, 1^{er} mars 1765, D12425.

71. Voltaire en son temps, *op. cit.*, t. 2, p. 240-241.

72. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 62.

73. Andrew Brown et André Magnan, « Aux origines de l'édition de Kehl. Le Plan Decroix-Panckoucke de 1777 », *Cahiers Voltaire*, 4, 2005, p. 83-124.

74. S. Tucoc-Chala, *Charles-Joseph Panckoucke et la librairie française, 1736-1798*, Paris et Pau, 1977, p. 283-284.

souvenir de cette vie que j'ai menée cet hiver à Ferney me fait trembler ; j'irai le jour de la pièce, et j'y reviendrai le lendemain⁷⁵ ». Voltaire se doutait-il que son théâtre de société suscitait autant de réticences auprès de ses hôtes, comédiens malgré eux ? Les *Mémoires sur Voltaire* mentionnent plusieurs visites motivées par la manne que le patriarche fit pleuvoir pendant près de vingt ans sur Ferney. De prétendus héritiers de Corneille souhaitaient être adoptés comme l'avait été Marie Corneille mais n'obtinrent que « quelques secours pécuniaires » et un « capucin, nommé Père Joseph » demanda « quelque argent » en prétextant vouloir « s'acheter des livres » alors qu'il souhaitait en réalité prendre « soin d'une fille à laquelle il avait fait un enfant⁷⁶ ». Dans le même registre, M^{me} Lejeune, épouse d'un libraire parisien, se rendit dans le Pays de Gex pour que Voltaire l'approvisionne en « livres dangereux » imprimés sur la place de Genève. Selon Wagnière, elle « consulta le philosophe de Ferney sur les moyens de les faire entrer en France ». Mais son carrosse fut saisi à la douane de Collonges, « aventure » qui « donna de grandes inquiétudes à M. de Voltaire⁷⁷ ». N'oublions pas enfin les aventuriers qui s'établirent à Ferney dans la perspective d'y faire des affaires douteuses, à commencer par M^{me} d'Hacqueville, prétendue veuve du tsarévitch Alexis, ou le sulfureux Janin, qui y monta un atelier de faux-monnayeur⁷⁸... Ces exemples attestent que le voyage de Ferney s'inscrivait parfois dans une logique mercantile.

Dans les cas les plus intéressants, la visite se transformait en expérience artistique et littéraire. Tous les arts furent représentés à Ferney : la sculpture avec Pigalle venu en juin 1770 réaliser son célèbre Voltaire à l'antique ; la peinture avec Jean Huber, familier de Ferney dont les découpures ou les huiles de la *Voltaireiade* représentent le patriarche dans des scènes de la vie quotidienne revêtant fréquemment un caractère comique⁷⁹ ; le dessin avec le chevalier de Boufflers (?) qui réalisa à l'été 1766 une gravure de Voltaire « dans la manière de Rembrandt » jugée

75. Philibert Cramer à Dominique Audibert, 15 août 1762, Christiane Mervaud et Christophe Paillard, « Quelques lettres autour du théâtre de Voltaire », *Revue Voltaire*, 7, 2007, p. 313-339 [ici, p. 328-329].

76. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 54-55 et p. 199.

77. *Ibid.*, t. 1, p. 47.

78. Wagnière à Voltaire, 19 mai 1778, D21201.

79. Garry Apgar, « La "Voltaireiade" de Jean Huber » dans *Voltaire chez lui. Genève et Ferney*, éd. Erika Deuber-Pauli et Jean-Daniel Candaux, Genève, Skira, 1994, p. 106-135.

très ressemblante⁸⁰ ou Dominique Vivant Denon, dont les « dessins burlesques » n'eurent pas l'heure de plaire à Voltaire, qui se plaignit d'être caricaturé en « singe estropié » et qui dénonça l'estampe le *Déjeûné de Ferney*⁸¹ ; la musique avec La Borde répétant « plusieurs morceaux de Pandore » bien « dignes » d'être protégés par M^{me} Du Barry⁸² ; l'art théâtral, à commencer par l'illustre M^{elle} Clairon, gloire de la scène française, venue à la fin de 1765 tenir le rôle d'Aménaïde dans *Tancrède* (14 août) et d'Electre dans *Oreste* (16 août), Wagnière étant chargé de lui donner la réplique⁸³, et par le non moins illustre Lekain qui, après avoir séjourné aux Délices en 1755, se rendit à Ferney à trois reprises, en 1762, en 1772, où il se produisit à Châtelaine, et en juillet 1776 pour inaugurer le nouveau théâtre dans une représentation qui suscita l'affluence de Genevois à Ferney où l'on aurait compté près de deux cents carrosses⁸⁴. Plus qu'à leur tour, les hommes de lettres se rendirent à Voltairopolis, leur visite se transformant souvent en « séjour à Ferney ». C'est tout particulièrement vrai de La Harpe, hébergé par Voltaire en 1764-1765 puis en compagnie de sa femme entre 1766 et 1767. C'est à Ferney que Chabanon travailla d'arrache-pied à son *Eudoxie*. Les souvenirs de son séjour inspirèrent à Jean-Pierre Claris de Florian les *Mémoires d'un jeune espagnol*⁸⁵ ; il trouva à « Fernixo » « le lieu de sa naissance à la littérature⁸⁶ ». Ce séjour faisait parfois figure d'asile : après son embastillement pour la publication de sa *Philosophie de la nature*, Delisle de Sales fut reçu à Ferney depuis la fin de juin jusqu'au 4 août 1777 : « il fut très bien accueilli par M. de Voltaire, en qui il trouva un consolateur et tous les secours que pouvait exiger la position de ce jeune homme après la per-

80. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 246.

81. Vivant Denon à Voltaire, 5 décembre 1775, D19776, vers le 31 décembre 1775, D19831, et vers le 30 janvier 1776, D19892 ; Voltaire à Vivant Denon, 20 décembre 1775, D19804, et 24 janvier 1776, D19877.

82. Voltaire à la comtesse du Barry, vers le 5 juillet 1773, D18456 ; au duc de Richelieu, 7 juillet, D18461 ; au cardinal de Bernis, 10 juillet, D18462.

83. Jean-Daniel Candaux, « Précisions sur Henri Rieu » dans *Le Siècle de Voltaire. Hommage à René Pomeau*, éd. par Christiane Mervaud et Sylvain Menant, 2 vol., Oxford, Voltaire Foundation, 1987, p. 203-243 (ici, p. 241).

84. Ariane Girard, « Les théâtres de la région genevoise au temps de Voltaire » dans *Voltaire chez lui, op. cit.*, p. 83-106 et Christiane Mervaud et Christophe Paillard, « Quelques lettres autour du théâtre de Voltaire », *art. cit.*, p. 331-336.

85. Jean-Pierre Claris de Florian, *Mémoires et correspondance*, éd. J. L. Gourdin, Sceaux, 2005.

86. Jean-Noël Pascal, « Le Ferney d'un jeune Espagnol », *Cahiers Voltaire*, 2, 2003, p. 21-35 (ici, p. 34-35).

sécution qu'il venait d'essayer⁸⁷ ». On ne saurait assez insister sur l'importance de ce séjour pour la carrière des jeunes protégés de Voltaire. Formé à l'école de son style, ils pouvaient se prévaloir de son soutien et de ses recommandations, voire être placés dans les postes avantageux qu'il se faisait fort de leur obtenir en mobilisant son puissant réseau de relations. Ainsi le marquis de Luchet et Jacques Mallet du Pan furent-ils nommés professeurs de littérature par Frédéric II, landgrave de Hesse-Cassel, Luchet devenant en outre son bibliothécaire⁸⁸. *A contrario*, Frédéric II de Prusse refusa d'accorder à Delisle de Sales un poste de bibliothécaire à Potsdam⁸⁹. Le prestige auréolant Voltaire fit que Catherine II accorda une pension à Wagnière le 28 décembre 1779 ; elle lui offrit un poste à Pétersbourg, qu'il déclina, et il refusa également de devenir le secrétaire particulier du prince royal Henri de Prusse et du comte Razoumovski, ministre plénipotentiaire de Russie à Naples⁹⁰. La visite à Ferney servait ainsi de plate-forme pour être propulsé dans les grandes capitales européennes. N'oublions pas que Voltaire, bien qu'absent de Paris, jouait un rôle important dans l'élection des candidats à l'Académie française. Certains déplacements n'avaient d'autre but que d'obtenir sa recommandation⁹¹. Ajoutons enfin que la visite était l'occasion pour Voltaire de confier à ses hôtes ses préférences littéraires. Grâce à leurs témoignages, on apprend qu'il éprouvait une dilection particulière pour les *Questions sur l'Encyclopédie* et pour la *Pucelle d'Orléans*⁹².

87. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 410. Voir Pierre Malandain, *Delisle de Sales philosophe de la nature (1741-1816)*, SVEC, 203-204, Oxford, Voltaire Foundation, 1982 (ici 203, p. 150-194).

88. Henry Anthony Stavan, « Landgraf Frederik II of Hesse-Kassel and Voltaire », SVEC, 241, Oxford, Voltaire Foundation, 1986, p. 161-183 (ici, p. 171-174).

89. Frédéric II à Voltaire, 17 décembre 1777, D20954.

90. Oukase de Catherine II, 17 [28] décembre 1779 ; Wagnière à Grimm, 10 février 1780 et 12 mars 1784 ; voir Jean-Louis Wagnière, *secrétaire de Voltaire*, *op. cit.*, p. 169, 171 et 252.

91. Tel fut sans doute le cas de la visite de M^{me} de Boufflers à Ferney au printemps 1771. Voir notre article : « Deux lettres de Voltaire inconnues à Besterman : 12 juin et 8 octobre 1771 », *Gazette des Délices*, 16, 1^{er} octobre 2007.

<http://www.ville-ge.ch/bge/imv/gazette/15/voltaire.html>

92. M^{me} Suard à son époux, juin 1775, D. app.413 d.

LE PÈLERINAGE DE FERNEY

S'inscrivant dans le culte voué par le XVIII^e siècle aux hommes de lettres, la visite à Ferney s'apparente enfin à un pèlerinage : on vient y aduler un dieu vivant. Les amis de Voltaire ressortissant à la catégorie des non-visiteurs de Ferney le constataient avec lucidité. Selon M^{me} Du Deffand, « votre vieillesse est une manière d'apothéose ; vous êtes déifié de votre vivant, Ferney est un temple où l'on vient des bouts de l'univers vous rendre hommage⁹³ ». Frédéric II ironisait quant à lui sur la foule quotidienne des pèlerins : « Des imbéciles faisaient autrefois des pèlerinages à Jérusalem ou à Lorette ; à présent quiconque se croit de l'esprit va à Ferney⁹⁴ ». En vérité, rien n'était plus commun pour les visiteurs que de diviniser le géant de la littérature : « C'était dans le seul temple de Jérusalem qu'on pouvait sacrifier à la divinité des Hébreux ; ce n'est qu'à Ferney, que l'on peut offrir au dieu du goût et de la philosophie un encens digne de lui⁹⁵ ». Aussi Ferney faisait-il figure de « Mecque de la philosophie » aux yeux des visiteurs russes⁹⁶. Lors de sa visite, la jeune comtesse de Genlis remarquait justement que « les rois mêmes n'ont jamais été les objets d'une adulation si outrée ; du moins l'étiquette défend de leur prodiguer toutes ces flatteries ; [...] grâce au respect, la flatterie, à la cour, est obligée d'avoir de la pudeur et de ne se montrer que sous des formes délicates⁹⁷ ». Rien de tel à Ferney. Quand ils ne se faisaient pas les contempteurs de Voltaire⁹⁸, ses visiteurs se transformaient en zélés thuriféraires. Par un processus d'idéalisation relevant de l'idolâtrie, ils rapportaient le plus insignifiant détail de sa vie quotidienne comme s'il revêtait une importance cruciale pour la compréhension de sa vie et de son œuvre. Moulto se targue de mentionner « une

93. M^{me} Du Deffand à Voltaire, 13 février 1766, D13170.

94. Frédéric II de Prusse à Voltaire, 7 septembre 1776, D20285.

95. Armand Charles Emmanuel, comte d'Hautefort (?), à Voltaire, 5 juin 1773, D18415.

96. Selon l'expression de la revue russe *Le fils de la patrie* : cité par P. Zaborov, « Ferney vu par les Russes », p. 42.

97. *Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis sur le dix-huitième siècle et de la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, 2^e édition, 10 vol., Paris, 1825, t. 2, p. 330.

98. Wagnière signale plusieurs cas de visiteurs ingrats : Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 286, 309 et 419. Dans la dernière référence, le secrétaire vise ceux des correspondants des *Mémoires de Bachaumont* qui « écrivaient de la manière la plus propre à jeter le ridicule sur lui [Voltaire], et à le dénigrer ».

particularité que tout le monde aurait pu remarquer, et dont personne, que je sache, n'a encore fait mention », à savoir que Voltaire n'a point de barbe parce qu'il s'épile à l'aide de « trois ou quatre paires de petites pinces » tout « en causant avec l'un et l'autre⁹⁹ »... Amélie Suard, sœur de Panckoucke, rapporte quant à elle qu'il avait « mangé des fraises qui lui avoient donné une indigestion », que « depuis trois mois, c'est toujours avec des œufs brouillés qu'il soupe » et que jamais il n'est « plus aimable et de meilleure humeur, que lorsqu'il a pris son café à la crème¹⁰⁰ ». Le ton des lettres de la sœur de Panckoucke confine à l'idolâtrie :

J'ai enfin obtenu le but de mes désirs et de mon voyage : j'ai vu monsieur de Voltaire : jamais les transports de sainte Thérèse n'ont pu surpasser ceux que m'a fait éprouver la vue de ce grand homme : il me semblait que j'étais en présence d'un Dieu, mais d'un Dieu dès longtemps chéri, adoré, à qui il m'était donné enfin, de pouvoir montrer toute ma reconnaissance et tout mon amour. Si son génie ne m'avait pas porté à cette illusion, sa figure seule me l'eût donnée. Il est impossible de décrire le feu de ses yeux, comme les grâces du reste de sa figure : quel souris enchanteur ! il n'y a pas une ride qui ne forme une grâce : ah, combien je fus surprise ! quant à la place de cette figure décrépite, que je croyais voir, parut cette physionomie pleine de feu et d'expression ; quand au lieu d'un vieillard voûté, je vis un homme d'un maintien droit, élevé et noble, quoiqu'abandonné, d'une démarche ferme et même leste encore, et d'un ton, d'une politesse, qui, comme son génie, n'est qu'à lui seul ! Le cœur me battait avec violence en entrant dans la cour de ce Château consacré depuis tant d'années par la présence d'un grand homme. Arrivée à l'instant si vivement désiré, que j'étais venue chercher de si loin, et que j'obtenais par tant de sacrifices ; j'aurais voulu différer un bonheur que j'avais toujours compris dans les vœux les plus chers de ma vie ; et je me sentis comme soulagée quand madame Denis nous dit, qu'il était allé se promener¹⁰¹.

Toujours dans le registre religieux, les visiteurs demandaient parfois une bénédiction au « dieu bienfaisant de Ferney¹⁰² » :

[...] je lui dis : Monsieur, je vais faire bientôt un long voyage, donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction : je la regarderai comme un plus sûr



« VUE DU TOMBEAU DE VOLTAIRE À FERNEY »
par Michel-Vincent Brandouin, gravé par Le Bas.

préservatif contre tous les dangers, que celle de notre Saint-Père. Il sourit avec une grâce infinie, appuyé contre la porte de son cabinet, il me regardait d'un air fin et doux, et paraissait embarrassé de ce qu'il devait faire ; enfin il me dit : mais je ne puis pas vous bénir de mes trois doigts, j'aime mieux vous passer mes deux bras autour du cou, et il m'a embrassée¹⁰³.

Comme tout pèlerinage, la visite à Ferney obéissait à un rituel. Voltaire honorait ses invités privilégiés d'un tour du propriétaire. À la date du 13 novembre 1775, les *Mémoires de Bachaumont* indiquent qu'il montrait « aux amateurs qui vont le voir, le portrait du roi de Prusse dont ce monarque lui a fait présent ». Wagnière ajoute qu'il possédait également « le portrait en grand de l'impératrice Catherine II, brodé en tapisserie par elle-même¹⁰⁴ ». Futur rédacteur de l'édition de Kehl, Jacques Joseph Marie Decroix rendit visite à Voltaire en compagnie de Panckoucke en novembre 1777. Près de cinquante ans plus tard, il confia à l'éditeur Beuchot un souvenir ému de son séjour : « M. de Voltaire avait dans ses

99. Paul Claude Moultoù à Jakob Heinrich Meister, [4 novembre 1776], D20383.

100. M^{me} Suard à son mari, juin 1775, D. app.413a.

101. M^{me} Suard à son mari, juin 1775, D. app.413.

102. M^{me} Suard à son mari, juin 1775, D. app.413b.

103. M^{me} Suard à son mari, juin 1775, D. app.413a.

104. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 386.

appartements plusieurs bons tableaux qu'il me fit voir, entre autres de grands portraits parmi lesquels étaient ceux de D'Alembert, du Roi de Prusse et de Catherine II. Il me dit, quand nous fûmes devant ce dernier qu'il me montrait du doigt : *Connaissez-vous ce grand homme*¹⁰⁵ ? ». Nul doute que cette galerie de tableaux était pour Voltaire l'occasion de s'adonner à la pratique du « names dropping » et d'afficher sa familiarité avec tout ce que l'Europe comptait de têtes couronnées.

Un autre élément constitutif du rituel est la visite de la bibliothèque. Visiteur fréquemment invité par Voltaire, Moulou confie à Meister : « Après le dîner il nous mena dans sa bibliothèque, très vaste, très nombreuse, et très belle. Il nous lut des passages de livres rares sur la religion, c'est-à-dire contre la religion car c'est aujourd'hui sa manie : il revient sans cesse sur cette matière¹⁰⁶ ». Les ouvrages marginés piquaient la curiosité des visiteurs tant ils leur donnaient l'impression d'entrer dans le vif de la vraie pensée de Voltaire, différant souvent de ses appréciations publiques : « presque tous ces livres sont précieux par les notes dont M. de Voltaire les a chargés¹⁰⁷ ». Un certain « J. de Vrintz » confie de même que Voltaire le « conduisit dans sa bibliothèque ; j'y vis tout l'enfilage des pères de l'Église, chargés de notes et de commentaires¹⁰⁸ ». Ces ouvrages marginés suscitaient l'avidité des visiteurs. La « princesse » Potoska demanda au maître des lieux de lui faire don d'un livre : « L'après-dîner la princesse qui se proposait de revenir avec moi à Lausanne choisit un volume dans la bibliothèque de Voltaire et le demanda à Voltaire. Il était chargé de notes de sa main. Voltaire l'offrit en lui disant, "Princesse choisissez ici ce qui peut vous plaire, je vous le donne" ». Elle choisit « un volume chargé de notes de sa main¹⁰⁹ ». La visite de la bibliothèque nous interdit de considérer les notes marginales comme un « texte purement privé¹¹⁰ » ; Voltaire

105. Decroix à Beuchot, 24 avril 1823, BnF, n.a.fr.25135, ff.111-12 ; Christophe Paillard, *Jean-Louis Wagnière, lettres et documents*, op. cit., p. 61.

106. Paul Claude Moulou à Jakob Heinrich Meister, 30 décembre [1767], D14630.

107. Paul Claude Moulou à Jakob Heinrich Meister, 8 décembre 1774, D19217.

108. François Bessire, « Un après-midi chez Voltaire », art. cit., p. 113.

109. Colin Duckworth, « Voltaire at Ferney : an unpublished description », *SVEC*, 174 (1978), p. 61-67 [ici, p. 66].

110. Christiane Mervaud, « Du bon usage des *marginalia* », *Revue Voltaire*, 3 (2003), p. 101-127 [ici, p. 109]. Voir Nicholas Cronk, « Voltaire's *marginalia* : who is the intended readership », *Revue Voltaire*, 7 (2007), p. 137-153 et Christophe Paillard, « De la plume de Voltaire aux presses des Cramer. Le problème de l'auto-annotation », *Revue Voltaire*, 7 (2007), p. 341-355.

faisait un usage ostentatoire de *marginalia* qui lui permettaient de démentir la paternité d'un texte, de clarifier ses positions philosophiques ou de communiquer aux visiteurs ses jugements sur les philosophes athées et leurs « livres dangereux ».

Seuls les hôtes privilégiés du château étaient admis dans le saint des saints, la chambre de Voltaire qui lui tenait lieu de bureau. La visite à Ferney s'élève ici à un certain érotisme : les femmes venaient « embrasser » Voltaire « dans son lit » et il se plaignait « gaiement qu'elles laissent dans une couche solitaire un homme si jeune et si joli¹¹¹ ». La réputation de galanterie du vieillard était bien établie. Il est frappant de constater que les jeunes femmes adulaient le vieillard comme les « groupies » le feraient aujourd'hui d'une idole de la chanson. Comme l'écrit M^{me} de Genlis, « Je n'avais point pour lui de lettres de recommandation ; mais les jeunes femmes de Paris en sont toujours bien reçues [...] Il était d'usage, surtout pour les jeunes femmes, de s'émouvoir, de pâlir, de s'attendrir et même de se trouver mal en apercevant M. de Voltaire ; on se précipitait dans ses bras, on balbutiait, on pleurait, on était dans un trouble qui ressemblait à l'amour le plus passionné. C'est l'étiquette de la présentation à Ferney ». Et M^{me} de Genlis de s'apprêter comme pour un premier rendez-vous amoureux : « j'avais mis beaucoup de soin à me parer ; je n'ai jamais eu tant de plumes et tant de fleurs¹¹² ». M^{me} Suard se flatta quant à elle d'avoir été admise dans sa « chambre » et de s'être assise à deux reprises « à côté de son lit¹¹³ »... La galanterie de Voltaire à l'égard du beau sexe fut objet de sarcasmes, sinon de scandale. Reprenant un récit de la *Correspondance littéraire*¹¹⁴, les *Mémoires de Bachaumont* prétendent qu'« on écrit de Ferney que M. de Voltaire, quelque dégagé qu'il soit de la matière, [...] admet à sa couche de jeunes filles. On ajoute que depuis peu, [...] il avait tenté d'en venir à l'acte, mais que cet effort prodigieux lui avait causé un évanouissement considérable ». Cette nouvelle qui fit le tour de l'Europe suscita les rires égrillards du duc de Richelieu : « je vous conseille de recommencer, quoi qu'on dise, dans votre même appartement où cette belle ingénument ranima votre belle vie, et, sans avoir beaucoup d'esprit, vous en donna pour votre vit¹¹⁵ ». Wagnière s'inscrit en faux contre cette version : « dans le

111. M^{me} de Suard à son époux, juin 1775, D. app.413b.

112. M^{me} de Genlis, *Mémoires*, t. 2, p. 317-320.

113. M^{me} de Suard à son époux, juin 1775, D. app.413b et D. app.413e.

114. *Correspondance littéraire*, t. 10, p. 135-136 (janvier 1773).

115. Le duc de Richelieu à Voltaire, 29 décembre 1772, D18107.

moment de son étourdissement, j'étais dans sa chambre avec M^{elle} de S***, et il me dictait de son lit. C'est à tort que l'on a cherché à déshonorer cette demoiselle aimable et respectable par elle-même et par sa famille. Ce fut M^{me} Denis qui se plut à faire courir ce bruit, excitée par son esprit de jalousie extrême contre toutes les personnes auxquelles son oncle témoignait de l'estime et de l'amitié. M. de Voltaire se plaisait à raisonner avec mademoiselle de S***, qui était très instruite et avait beaucoup d'esprit¹¹⁶ ». Cette belle jeune femme était Judith de Saussure, parente de la dernière épouse du marquis de Florian, comme nous l'apprend la *Correspondance littéraire* ainsi qu'une lettre de Moulou du 30 janvier 1773¹¹⁷. La meilleure biographie de Voltaire met en doute la « version » de Wagnière, jugée « peu crédible » : il chercherait « à la fois à disculper son maître et à charger M^{me} Denis¹¹⁸ ». Mais sa version est pourtant conforme à celle de la *Correspondance littéraire* : « M^{me} Denis, qui n'aime pas la nouvelle M^{me} de Florian, a voulu rendre sa petite parente égrillarde responsable des faiblesses survenues au seigneur patriarche ; il n'en a pas fallu davantage pour bâtir un conte, dans lequel on faisait le patriarche s'émanciper d'une étrange manière avec une Messaline de Genève¹¹⁹ ».

Il n'est point de pèlerinage sans église. Aussi la « visite à Voltaire » ne s'arrêtait-elle pas à l'enceinte du château pour les visiteurs choyés. Un des clous du spectacle était la chapelle qu'il avait fait construire, la seule au monde dédiée à Dieu comme il ne manquait jamais de le remarquer, ainsi que le cénotaphe dans lequel il avait prévu d'être enterré. « L'endroit de sa terre qu'il nous a montré avec le plus de complaisance, c'est l'église. On lit en haut, en lettres d'or : *Deo erexit Voltaire*. [...] Fanfaronnade de vieillard. Il nous fit observer son tombeau, à moitié dans l'église et à moitié dans le cimetière : “Les malins”, continua-t-il, “diront que je ne suis ni dehors ni dedans”¹²⁰ ». Dans les années 1770, Voltaire dissimulait cependant à ses visiteurs que le cénotaphe resterait à jamais vide. L'interdiction faite au curé de Ferney par son évêque,

M^{gr} Biord, de lui donner l'extrême-onction faute d'avoir obtenu de lui une rétractation en bonne et due forme de ses erreurs interdisait d'envisager tout enterrement en terre consacrée. Aussi avait-il conçu un stratagème destiné à lui permettre de mourir en paix, loin de l'intolérable ingérence des confesseurs. Il avait fait louer par Wagnière, agissant comme prête-nom, le domaine de La Lignière à proximité du château de Prangins dans le canton de Vaud. Sitôt qu'il aurait senti sa dernière heure venue, il s'y serait déplacé pour passer paisiblement de vie à trépas. Wagnière aurait alors fait rapatrier sa dépouille pour qu'elle soit inhumée en dehors du cimetière dans le « pavillon de bain » situé à proximité du château¹²¹.

La visite du jardin participait du rituel du « pèlerinage à Ferney ». Selon A. M. Rousseau, les parcs britanniques ayant incarné les « jardins anglais » auraient été réalisés après le séjour de Voltaire en Angleterre. Aussi celui-ci se ridiculisait-il auprès de ses hôtes britanniques en rattachant le jardin de Ferney à cette catégorie : « Au risque d'y prendre froid, Voltaire s'obstinait à le montrer, insistant sur son caractère “anglais”, d'autant plus qu'il percevait aisément une déception plus ou moins bien masquée par les compliments d'usage. Tous les visiteurs sont d'accord : le jardin de Ferney n'était anglais que dans l'imagination de son propriétaire¹²² ». Dans les visites guidées qu'il réservait à ses hôtes privilégiés, il n'est pas jusqu'au jardin qui ne revêtait un caractère religieux : « Je louai son potager, distribué en 12 carreaux et bien fourni. Ce sont, dit-il, mes douze tribus à moi ; voilà la tribu des asperges, des artichauts, de la salade, etc., etc.¹²³ ».

La « visite à Ferney » se prolongeait souvent en « visite de Ferney », occasion pour Voltaire de manifester son œuvre démiurgique. Les invités des années 1770 s'accordaient à souligner le dynamisme du village et la générosité du seigneur qui en finançait le développement à fonds perdus. Voltaire « commande une maison à son maçon, comme un autre commande une paire de souliers à son cordonnier », constatait Moulou non sans exagération¹²⁴. M^{me} Gallatin ajoute : « Les maisons naissent

116. Longchamp-Wagnière, *op. cit.*, t. 1, p. 345-346.

117. D18098, commentaire.

118. Voltaire en son temps, *op. cit.*, t. 1, p. 715, n. 18.

119. La *Correspondance littéraire* ne mentionne cependant pas la présence de Wagnière dans la chambre.

120. Paul Claude Moulou à Jakob Heinrich Meister, 5 juin [juillet 1777], D20719.

121. Voir Christophe Paillard, « Du nouveau sur la mort, digne ou indigne, de Voltaire ». Sur l'emplacement de ce pavillon, voir Voltaire en son temps, *op. cit.*, t. 2, p. 49.

122. André Michel Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire*, *op. cit.*, p. 310-311.

123. Cité par François Bessire, « Un après-midi chez Voltaire », art. cit., p. 113.

124. Paul Claude Moulou à Jakob Heinrich Meister, 8 décembre 1774, D21610.

d'un jour à l'autre, ceux qui n'ont pas été à Ferney depuis trois mois ne le reconnaissent pas à présent¹²⁵ ». Amélie Suard note que « nous parlâmes de Ferney qu'il a peuplé, qui lui doit son existence ; il s'en félicitait. Je me rappelais ce vers que je lui citais : *J'ai fait un peu de bien, c'est mon plus bel ouvrage*¹²⁶ ». Dans une lettre à d'Argental, Lekain déclare ignorer si « les Champs-Élysées, tant célébrés par Homère et par Virgile, ont quelque chose de plus enchanteur que la terre de Ferney » : « J'ose vous protester, monsieur, que je suis ici bien moins occupé du plaisir de jouer la Comédie, que je ne suis sensible à celui de voir M. de Voltaire au milieu de ses colons, de s'occuper uniquement que de leur bien-être, et des moyens d'accroître leur fortune : c'est, en vérité, le plus touchant spectacle, et même le plus intéressant¹²⁷ ». C'est ici la figure biblique du patriarche qui est mise en avant.

Au reste, il n'est point de pèlerinage sans reliques, boutiques d'objets de piété et « fraudes pieuses ». M^{me} Suard ne quitta pas Ferney sans emporter un souvenir de Voltaire : « Ce qui abonde le plus sur son secrétaire, c'est une grande quantité de plumes : je le priaï de me permettre d'en prendre une que je garderais comme la plus précieuse des reliques ; et il m'aida lui-même à chercher une de celles avec laquelle il avait le plus écrit¹²⁸ ». On peut légitimement questionner l'authenticité de certaines de ces reliques que les villageois vendaient à prix d'or aux visiteurs accourus de toute l'Europe. Le 3 octobre 1787, Wagnière céda à un certain M. Wyat une « plume » de Voltaire ainsi qu'une de ses épigrammes sur Frédéric II : cette plume était-elle authentique ? Il céda également à Fredenheim de nombreux manuscrits frédériciens qu'il avait sans nul doute subtilisés à Voltaire après sa mort, et des éditeurs en visite à Ferney purent acquérir de ses héritiers certains de ses papiers¹²⁹. Plus qu'à leur tour, les Ferneyiens se transformèrent en marchands du temple. Dans sa drolatique relation de sa « visite à Ferney », Alexandre Dumas père rapporte : « En sortant du jardin, notre concierge nous conduisit chez lui ; il

voulait nous montrer la canne de Voltaire, qu'il conservait religieusement depuis la mort du grand homme, et qu'il finit par nous offrir pour un louis, les besoins du temps le forçant à se séparer de cette relique précieuse ; je lui répondis que c'était trop cher et que j'avais connu un souscripteur de l'édition Touquet auquel, il y avait huit ans, il avait cédé la pareille pour vingt francs¹³⁰ ». Ce prétendu artefact était en réalité un objet produit en série. Dans l'article « Canne » de son *Dictionnaire*, Pierre Larousse rappelle que « la canne du patriarche de Ferney a été tirée à plusieurs milliers d'exemplaires, et que chacun des amateurs qui ont pu se procurer un de ces exemplaires est intimement persuadé qu'il possède l'unique »... Alexandre Dumas donne un autre exemple de fructueux commerce du souvenir voltairien : les visiteurs à Ferney arrachaient l'écorce d'un arbre qui aurait été planté par Voltaire. Si cet arbre était mal en point, « un sacrilège s'était introduit nuitamment dans le parc et avait enlevé trois ou quatre pieds carrés de l'écorce sainte » :

- C'est quelque fanatique de *la Henriade* qui aura fait cette infamie, dis-je à notre concierge.
- Non, monsieur, me répondit-il, je crois plutôt que c'est tout bonnement un spéculateur qui aura reçu une commande de l'étranger.
- *Stupendo*¹³¹ !...

On n'a jamais vu et on ne reverra sans doute jamais de visite à un auteur comparable par son ampleur, par la diversité de ses formes et par ses conséquences littéraires à la « visite à Ferney », illustration flagrante de l'hégémonie exercée par Voltaire sur la littérature des Lumières. L'immense ronde des visiteurs, l'incessante procession des pèlerins, le défilé continu des auteurs, des politiques et des aventuriers de tout poil confirment l'intuition de Jean Starobinski : Ferney constitua pendant près de vingt ans le « centre nerveux » de l'Europe du XVIII^e siècle et la « visite à Voltaire » une des instances coordinatrices du réseau constitutif de la République des Lettres. Voltaire « aubergiste de l'Europe » ? La formule n'est assurément pas une litote. Mais contre toute idéalisation, le témoignage de Wagnière nous permet de constater la diversité des motivations des visiteurs et de contester l'identification réductrice de la « visite à

125. M^{me} Gallatin, 5 juin 1776, D20152.

126. D. app.413a.

127. Henri Louis Lekain à Charles-Augustin Feriol, comte d'Argental, 2 août 1776, D20239, intégralement publiée dans C. Mervaud et C. Paillard, « Quelques lettres inédites autour du théâtre de Voltaire », *Revue Voltaire* 7, 2007, p. 313-339 (ici p. 333).

128. D. app.413b.

129. Christophe Paillard, *Jean-Louis Wagnière, secrétaire de Voltaire*, op. cit., p. 295, 308-311 et p. 339-356.

130. Alexandre Dumas, *Impressions de voyage en Suisse*. Tome 1. *Du Mont-Blanc à Berne*, Paris, François Maspéro, 1982, p. 50-51.

131. *Ibid.*, t. 1, p. 50.

Ferney » à la seule forme du pèlerinage. Tantôt simple visite, tantôt séjour durable, tantôt implantation définitive, la « visite à Ferney », qu'elle s'accompagne ou non d'une « visite à Voltaire » et d'une « visite de Ferney », peut relever du simple tourisme, du voyage d'affaires, de l'engagement politique ou du stage d'écriture. À l'instar du maître des lieux, elle constitue un phénomène protéiforme.